

rapide avancement, sa jeune gloire l'ont consolée. Ah ! l'orgueil des mères, Monsieur le ministre ! C'est ce qui leur donne le courage de tout supporter. Non, ce n'est pas là la cause de l'acte désespéré que mon fils voulait accomplir.

—La connaissez-vous cette cause ? interrogea curieusement le ministre.

—Peut-être, balbutia M. Morel en tremblant. Mais c'est seulement aujourd'hui que je me suis aperçu d'un changement chez mon fils... Et encore, a-t-il fallu l'œil plus perspicace de ma femme pour le pressentir... Votre lettre m'est parvenue au moment où je venais de découvrir que mon enfant avait le cœur déchiré... Je me suis imaginé que vous alliez m'en donner la raison, et je vois que mon fils vous a trompé comme il nous trompe.

—C'est peut-être, dit le ministre, que son secret est trop douloureux pour qu'il consente à le révéler.

—Ah ! je parviendrai bien à le faire parler ! s'écria M. Morel avec un accent concentré, je ne le laisserai pas souffrir longtemps. Seulement, Monsieur le ministre, veuillez m'autoriser à lui parler de sa démission, si je le juge nécessaire.

—Je vous autorise surtout à lui déclarer que je refuserai rigoureusement de l'accepter tant que je ne connaîtrai pas les véritables motifs de sa conduite. Adieu... Monsieur.

Le ministre tendit la main à M. Morel :

—J'ai confiance en vous !

—Merci, Monsieur. J'espère vous prouver que j'en suis réellement digne.

Ah ! oui, on pouvait bien avoir confiance en lui ; car il avait deviné la vérité maintenant. Et il trouvait le remède à la situation. Nous n'avons qu'à disparaître, ma femme et moi, si nous le gênons ; nous n'avons aucun droit de l'humilier de notre pauvre situation.

Il avait résolu cela tout naturellement.

—Nous le saurons heureux et cela nous suffira

C'était à eux à se sacrifier et non à lui.

—Mais faut-il que j'aie été bête de ne pas comprendre tout de suite, quand je l'ai trouvé à Cannes ! Ça devait se lire sur son visage, et moi je n'y ai rien vu... Il était dans cette maudite villa, évidemment ! C'est la fatalité... Il m'aura reconnu, et il n'en dit rien... Pauvre petit ! Quel cœur il a. Et, sans ce ministre, nous n'aurions rien su, que la chose faite !... Et c'est nous, nous dont il est l'unique bonheur, nous qui lui aurions empoisonné sa vie !... Non, non.

Il marchait à grand pas ; il avait hâte d'embrasser son Gilbert, de lui crier :

—Méchant enfant, qui souffrais sans nous rien dire ! Je t'apporte plus que la consolation, je t'apporte la délivrance de tout ce qui te torturait.

Et il ne pleurait pas ; il était même heureux à la pensée qu'il se sacrifierait pour son Gilbert, et il était très rassuré :

—Avec un cœur comme le sien, il ne nous en aimera pas moins quand il connaîtra la vérité.

Arrivé chez lui, il glissa doucement la clef dans la serrure, puis marcha tout droit vers le cabinet de Gilbert et en ouvrit brusquement la porte ; et, se faisant une figure souriante :

—Là ! Je vous y prends encore !... Ce pauvre homme de père n'a pas plutôt le dos tourné qu'on s'enferme pour se dire des tendresses !

—Cher père !

Gilbert se leva du divan où il était assis bien près de sa mère ; et prenant son père par la main :

—Assieds-toi de l'autre côté et ne fais plus le jaloux !

M. Morel s'assit, tout en ayant l'air de grogner et sans répondre aux regards d'anxiété que lui lançait sa femme. Il n'avait pas besoin de la consulter : il savait si bien, d'avance, qu'ils seraient d'accord pour le bonheur de leur Gilbert.

—Et maintenant que nous voilà réunis en Conseil de famille, dis-nous, s'il te plaît, pourquoi tu as remis ta démission au ministère de la Marine.

D'abord, Gilbert faillit perdre la tête, et il ne trouvait pas un mot à répondre, quand sa mère, avec un élan de joie folle, se jeta à son cou et le couvrit de caresses :

—Ta démission ! Est-ce possible ! Mon Gilbert, tu seras à moi ?... Tu ne me quitteras plus ?

Et Gilbert, lui rendant ses caresses, reprenait son calme.

Il dit assez tranquillement :

—Mais comment as-tu su cela, père ? Moi qui tenais tant à vous en faire la surprise, une fois toutes les choses arrangées.

M. Morel haussa les épaules, et regardant son fils bien en face :

—Tu crois donc qu'elles vont s'arranger si facilement que cela ?... Allons, ne nous emportons pas ! Et toi, femme, calmes tes nerfs.

Mme Morel desserra son étreinte et retomba toute désolée sur le divan.

—Je ne comprends pas, balbutiait elle.

—Voyons, cher petit, reprit M. Morel, tu veux donner ta démission. Pourquoi ?

Et Gilbert voyait son père si tranquille qu'il ne soupçonnait même pas qu'il eût deviné le véritable motif de sa conduite : et il pensa que ses explications seraient trouvées toutes naturelles.

Il réfléchit quelques instants ; puis, d'une voix calme :

—Je n'ai que vous, mes chers parents ! Dans le feu de la jeunesse, j'ai pu croire que j'aimerais par-dessus tout ce métier de marin, et il m'a donné, en effet, de grandes satisfactions ; puis, peu à peu, il m'a semblé monotone, et il n'a plus absorbé tout mon être... C'est très vilain, ce que je vais vous dire, mais je ne vous aimais pas assez il y a quelques années.

Je ne comprenais pas bien ce que c'est qu'une mère, un père. Et je me suis mis à vous chérir davantage en vieillissant...

Et alors il embrassa tendrement son père et sa mère.

Mme Morel aurait été divinement heureuse si son mari, d'un seul geste fait à la dérobée, ne l'eût mise en garde contre les déclarations de son fils, et elle sentit qu'il mentait très bravement pour cacher son secret.

—Oui, continuait Gilbert, l'idée de vivre loin de vous me devenait insupportable. Il y a, Dieu merci, d'autres métiers que celui de marin ; je l'ai suivi assez longtemps pour satisfaire mon envie. Vos ressources sont assez grandes pour me permettre de me créer une nouvelle situation qui ne me forcera pas à vous quitter, et voilà pourquoi j'ai donné ma démission...

M. Morel l'interrompit brusquement :

—Démission qui ne sera pas acceptée par le ministre de la Marine, tant qu'il ne connaîtra pas les véritables raisons qui te poussent à la donner ; et il m'a chargé de te le dire ; car je viens de le voir.

Gilbert commença à se troubler.

Il demanda tout interdit :

—Tu as vu le ministre ?

—Il a eu la bonne idée de me faire appeler pour me reprocher de briser ta carrière ; il croyait que c'était nous qui te poussions à une si absurde décision ; je lui ai déclaré que ta mère et moi y étions étrangers. Avant de faire accepter ta démission par ton chef, il faudrait que tu la fasses accepter par nous... Et nous ne l'acceptons pas ! Non, nous n'acceptons pas ce sacrifice !

—Mais, mon père, il me semble que je suis le seul juge...

—Non, tais-toi ! Tu es mon enfant, et tu dois m'obéir. Ecoute moi, Gilbert.

M. Morel s'était levé, et il parlait avec une étrange solennité.

—Tu mens, mon fils, quand tu dis que ton métier te paraît monotone ; il n'y a pas un mois que je recevais, en Italie, une lettre de toi où tu me disais combien tu étais heureux de voir ta mère se calmer, accepter courageusement la pensée d'être sans cesse séparée de toi... Tu mens, lorsque tu nous dis que ton rêve est de vivre pour nous seuls ; nous ne pouvons suffire au bonheur de ta vie, puisque tu passes les nuits dans de cruelles insomnies, puisque maintenant que tu es avec nous, le chagrin se lit dans tes yeux, dans tous tes traits, dans ton allure désespérée...

Ce matin, nous t'observions, quand tu rentrais ici : tu faisais mal à voir. Tu as cru que nous ne devinerions pas ton chagrin ; mais peut-on tromper un père et une mère ?

—Gilbert, s'écria Mme Morel, je ne veux pas que tu te sacrifies à nous, je ne veux pas, entends-tu, que tu abandonne ta carrière ?

Et moi, prononça lentement M. Morel, je veux la vérité ! Gilbert, je n'ai jamais eu pour toi que des tendresses, et tu as toujours été un si bon fils que je n'ai jamais eu que des désirs à exprimer pour être obéi de toi... Aujourd'hui, je m'adresse à toi avec toute mon autorité de père, je veux la vérité ! Parle ! ne me cache plus rien !

Gilbert ne s'attendait pas à cette lutte : il s'était imaginé que, sa démission acceptée, il rendrait ses parents si heureux en se consacrant à eux, que jamais ils ne soupçonneraient à quel point il avait souffert.

Il bégaya quelques mots.

—Mais je vous jure, mes chers parents... Je n'ai pas d'autres raisons... Ce n'est pas un sacrifice...

—Crois-tu donc nous abuser plus longtemps ? répliqua Mme Morel. Crois-tu qu'une mère ne lit pas dans le cœur de son fils ?... Ah ! n'essaye pas de sourire ainsi ! Cela me fait encore plus de mal, parce que je te sens malheureux... Pleure ! Pleure donc plutôt avec moi ! Ne suis-je pas faite uniquement pour t'adorer, te consoler de tous tes chagrins ?... Pleure, cher enfant !

Et, en parlant, Mme Morel l'attirait sur elle, le serrait, l'embrassait, comme lorsqu'il était un petit, un tout petit enfant...

XII — UN NOBLE COMBAT.

Sous les caresses de sa mère, Gilbert avait senti son cœur se fondre, son courage s'amollir ; ses nerfs, trop tendus, se brisaient... Il n'avait plus la force de supporter plus longtemps la cruelle comédie qu'il s'était imposée... Il céda enfin à ce besoin de consolation qui, dans le cœur de l'homme le mieux trempé, accompagne tous les chagrins.

Et, se cachant dans le sein de sa mère, comme au temps de son enfance, il sanglotait follement, si doucement caressé par la voix mouillée de Mme Morel !...

Elle répétait :

—Pleure, cher petit !... Pleurons tous deux... Et quand tu seras calmé, tu nous diras la simple vérité... Mais ne parle plus de démission, ne parle de rien qui puisse ressembler à un sacrifice de ta part... Ce serait le monde renversé que des parents acceptant le sacrifice de leur enfant !...

M. Morel se promenait à grands pas dans le cabinet, jugeant qu'il fallait d'abord laisser son fils à sa mère.

(A suivre).

EN PREPARATION ...

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages in-octavo

Tous les lecteurs et abonnés recevront GRATUITEMENT cette superbe prime.

Communiquez cela à tous vos amis, et adressez de suite vos commandes aux dépôts de journaux.